

NAPOLÉON PRISONNIER

Sous ce titre: "Napoléon Prisonnier," M. Paul Frémery vient de publier chez Flammarion les "Mémoires d'un médecin de l'empereur Napoléon," avec accompagnement de commentaires, de notes et d'autographies du plus vif intérêt. Nous sommes en mesure de donner de cet ouvrage les pages si curieuses consacrées à l'entrevue du chirurgien anglais Stokes du vaisseau-amiral le "Conqueror," avec Napoléon:

LE CHIRURGIEN STOKES ET L'EMPEREUR.

Le hasard favorisait Stokes au delà de toute attente. A sa seconde excursion à Longwood, le 10 octobre 1817, non seulement il vit l'empereur, mais encore il vit l'empereur en conversation avec O'Meara, lorsque Napoléon sortit de la salle de billard. Le comte et la comtesse de Montholon l'accompagnaient. Il fit quelques tours devant la maison, puis s'assit devant les degrés de la veranda. La comtesse se mit à ses côtés. Le comte resta debout en face d'eux, nous tournant le dos. Nous étant avancés à cinquante pas environ du groupe, nous allions nous éloigner de nouveau, après une pause d'une minute ou deux, quand M. de Montholon se dirigea vers nous, demanda à O'Meara qui j'étais, porta la réponse à Napoléon, et revint aussitôt nous dire que l'empereur désirait me voir. Malgré ma joie, j'éprouvai une sorte de terreur en approchant de l'homme qui avait rempli la terre de sa gloire militaire. Le comte me précéda. Arrivé près de Napoléon, il se découvrit et me présenta. Je me découvris aussi, salua très bas, et de même que M. de Montholon, demeurai le chapeau à la main. Napoléon toucha légèrement le sien, et m'adressant la parole prononça en anglais: Surgeon "Conqueror," man war. Fine ship! Sur quel O'Meara l'avertit que je savais l'anglais. Je regardai mon collègue et l'aperçus couvert. J'aurais pu faire comme lui, quelques instants auparavant. Maintenant il était trop tard; c'eût été de la grossièreté de ne pas attacher tête nue la fin de l'entrevue.

"La première question qui me fut posée en italien me fut: Dans quelle partie de l'Italie avez-vous été?"

"A Gaète seulement, répondis-je, mais j'ai passé trois ans dans la Méditerranée et la majeure partie de ce temps en Sicile."

"Oh! une bien belle île, un peu plus belle que celle-ci. Etes-vous plus vieux qu'O'Meara?"

"Oui, d'une dizaine d'années."

"Alors, vous savez l'avoir sous vos ordres? Quels sont vos états de service?"

"J'étais chirurgien d'un vaisseau de 74 à Tratalgar et au passage des Dardanelles."

"De quelle région de l'Angleterre êtes-vous?"

"Du nord?"

"N'est-ce pas?"

"Oui."

"Etes-vous marié?"

"Non ancora bis? Je n'étais pas marié."

"Ces mots, Madame de Montholon eut un sourire, et il me sembla qu'un autre, plus discret, traversait également la figure de l'empereur. Je compris seulement plus tard, avec l'aide d'O'Meara. On prétendait dans l'île que je faisais la cour à l'ainée des miss Balcombe je venais de confirmer ce bruit, sans m'en douter. La jeune fille s'était trouvée sérieusement malade, à l'époque de notre arrivée. Je l'avais soignée, et pendant sa convalescence, on nous avait vu souvent ensemble à la promenade. Habités aux mariages rapides les gens de Sainte-Hélène avaient immédiatement décelé le motif. Comme la cérémonie tardait, cependant, ils conclurent à des difficultés de côté du père, en raison de son âge. L'histoire n'était pas exacte. Mrs. Balcombe n'était pas malade, mais souffrait de la goutte. D'où l'effet de ma bonne réponse, qui me valut du reste un honneur aussi grand qu'inattendu: l'intervention de Napoléon en ma faveur. M. Balcombe était le pourvoyeur de Longwood, il y venait tous les jours. Le rencontrant à la suite de notre entrevue, Napoléon lui demanda:

"Pourquoi donc refuser votre fille en mariage à un brave homme? Mais je n'ai rien refusé, répliqua Balcombe, on ne m'a rien demandé."

Stokes passe ensuite à l'impression que lui a faite l'empereur.

Les milliers de libelles publiés en Angleterre contre Napoléon le représentaient comme un monstre, au physique et au moral. Avec tous les vices, on lui attribuait toutes les laideurs corporelles: son aspect était repoussant, son abord redoutable, ses manières brutales et grossières. Mrs. Balcombe nous décrit l'effet de ces persistance calomnieuses sur elle-même et sur ses compatriotes: "Enfant, je voyais en lui un grand ogre, un géant avec un oeil rouge et flamboyant au milieu du front, et de longues dents saillantes dont il déchiquetait les petites filles qui s'étaient pas sages, celles surtout qui n'apprenaient pas leurs leçons. En grandissant mes idées s'étaient modifiées sans doute, mais je n'avais pas cessé de le craindre. C'était celui de personnes plus âgées et plus raisonnables que moi, et même, j'oserais dire, celui de la majorité du peuple anglais."

Certes, Stokes ne faisait pas partie de cette majorité. Il était trop bon, trop bonhomme, trop aimable, pour ajouter de ses menées et de ses méchancetés des folles craintes. C'était celui de personnes plus âgées et plus raisonnables que moi, et même, j'oserais dire, celui de la majorité du peuple anglais.

En Annam, nous apprenons de nos confrères, les suicidés et les sacrés par des voitures ne sont pas entrés selon les rites usités pour les personnes mortes de leur bonne mort. Eu pareil cas, on procède ainsi:

"On prend de la terre à l'endroit où il a été tué, on en fait trente figures humaines que l'on place sous leurs pieds, dans le cercueil. Puis, le bouze se plonge à droite du cadavre et se tourne vers la Grande-Ouvre, trace en l'air avec le doigt la figure des neuf dragons en disant: "L'âme ne dormira pas, elle se rendra à l'Est, au nord, au sud; à l'ouest, aucune voie n'est obstruée."

Il faut avoir soin de tourner le visage du mort du côté opposé à la lune, pendant tout le temps de l'ensevelissement.

Ajoutons que, là-bas, il est permis de conserver le cadavre d'un parent jusqu'à ce qu'on ait réuni l'argent nécessaire aux funérailles: on enterre alors le cercueil dans le sol même de la maison. On cite à Hanoi une femme qui fut ainsi conservée un an et dont les funérailles, après ce temps, furent magiques. Inutile d'ajouter que le protectorat ne tolère plus cette coutume dans les villes habitées par les Français et que les cadavres doivent être enlevés dans les quarante-huit heures.

En un moment mon opinion chan-

MONOLOGUE LE CHEVAL

Le cheval a vraiment du bon... quand il ne vous flanque pas par terre. On est haut placé sur la noble bête; on domine.

Vous ne m'avez jamais vu à cheval? Eh bien! il faut voir ça. Je monte très bien, ça va, ça va, ça va... disant au cheval: "Je ne suis pas un homme, mais je permets de vous donner quelques conseils."

Quand vous sortez, si votre cheval cabriole, ne faites pas une figure d'enterrement qui provoque le rire des imbéciles à pied.

Esquisez un sourire—un peu pâle, si vous voulez—mais un sourire, moi je salue, c'est ma méthode. Et si une réaction, infâme comme toutes les réactions, vous envoie plier une tête, tombez avec grâce comme le lutteur antique.

Ne prenez pas ses cris, ou n'embrassez pas avec un immense amour le col du cheval, surtout dégringolant, c'est plus naturel, en souriant toujours. —Mot, je dégringole.

Si la possibilité balaise votre visage et qu'un grain reste dans votre œil, fermez-le comme ça; moi, je le ferme, et continuez votre promenade avec un seul œil ouvert—sans vous faire souffler dedans par votre ami à cheval à côté de vous. Comme groupe équestre ce serait déplorable; c'est déjà laid à pied, ainsi: Si un autre grain, entre dans l'autre œil, fermez les yeux; moi, je les ferme.

Quand votre cheval est lancé au galop, vous pouvez crier: "Maman!" ça ne l'arrête pas. Suivez-le (dessus) et attendez les événements sans grimaces. Moi, j'attends les événements sans grimaces.

Si vous perdez vos étriers, en cherchant à les rattraper ne vous servez pas de vos jambes comme de deux rames; vos pieds pas en bateau; ce n'est pas parce que votre cheval envoie de la fumée par les deux naseaux qu'il faut le prendre pour un bateau à vapeur.

Respirez librement et détendez-vous. Si vous êtes marié ne pensez pas à votre belle-mère, vous ne pourriez pas suivre mon conseil: —moi, je suis garçon. Je puis me détendre.

Lorsque votre cheval relève la tête, comme le peuple opprimé, ne le flattez pas, comme le ferait un pamphlétaire; baissez les rênes de brides jusqu'à ce que le cheval n'en pense plus, surtout n'appellez pas l'enfant de choeur.

Ne posez pas à cheval. Vous pourriez être par terre à la pose.

Un pose et le cheval vous dépose. Pour mettre au pas un cheval, il n'est pas utile de taper dessus comme pour mettre au pas une femme.

Parlez à votre cheval. Entretenez-vous avec lui. Le cheval adore la conversation. C'est très intelligent, un cheval, ça comprend mieux qu'un congère!

Dans les bois, racontez-lui vos amours, ça l'intéressera; tâchez de lui dire en anglais: "I love you." Le cheval aime beaucoup l'anglais. Dites-lui des mots anglais: "English spoken, fixed price, old england, hip! hip! hurrah!" ça l'amusera beaucoup.

Le sifflet du chemin de fer agace le cheval, surtout si c'est un pur-sang; et même un sang impur.

Quand vous entendez siffler une locomotive, bouches les oreilles de votre cheval, ou criez-lui que c'est vous qui avez sifflé.

Si votre cheval ne veut pas passer dans un endroit, ni en avançant, ni en reculant, ni par le flanc droit; ni par le flanc gauche; ni par la fureur, ni par la douceur, ni par les larmes, n'hésitez pas, ramenez-le à l'écurie et allez vous promener à pied, il n'y a rien qui embête les chevaux comme ça.

Sur le costume la question est de ne pas avoir un chapeau haut de forme trop grand, car, au galop, le chapeau descend sur le nez, sur le menton, sur les épaules, et il est impossible de diriger son cheval la tête dans son chapeau.

Sortez-vous avec une amazone dont vous êtes très amoureux? Ne vous jetez pas à ses genoux avec le cheval, vous risqueriez de voir couronner le cheval plutôt que votre flamme.

Dans les rues ne vous mettez pas derrière l'amazone, vous auriez l'air d'être son domestique; ni devant, vous sembleriez avoir votre bonne derrière vous.

Surtout, et ceci est capital, quand vous sortez avec une dame, ne mettez pas de pantalons larges et bouffants. On vous prendrait pour sa mère.

Si votre cheval s'oublie et fonctionne en courant, ne vous en préoccupez pas. Songez que c'est une supériorité évidente qu'il a sur vous.

Un dernier mot. Je vous ai dit qu'il fallait tomber avec grâce. Venez me trouver, je vous adresserai à un professeur de chutes gracieuses: M. Niagara; avec lui on tombe toute la tête dans le trou. Je n'enseigne à ravaler la basse Ecole. La manière d'apprendre à monter à cheval, c'est de savoir en descendre.

(Fausse sortie.)

Ah! une chose indispensable que j'oubliais. Pour être bien à cheval, il ne faut pas monter du pied droit dans l'étrier gauche, car alors vous vous trouveriez placé du côté opposé à la tête, et il serait très difficile, dans cette position, de voir si le cheval prend le mors aux dents.

COQUELIN CADET, de la Comédie-Française.

FEMMES ET FLEURS. LA NAISSANCE DU LYS

Si la rose est née du sang de Vénus, un jour que la déesse, blessée à la chasse par l'épine d'un buisson, vit son sang divin perler sur sa chair délicat et donner naissance aussitôt à de superbes roses, le lys a également, dans la légende grecque, une origine olympienne.

Il faudrait nous étonner si les Grecs, en effet, n'avaient pas songé au lys immaculé, à cette blanche fleur de la rose, qui, dans le goût et l'affection des hommes, a toujours lutté avec elle.

Mais, ayant donné Vénus à la rose, les ont donné Junon au lys.

Les idées que fait naître immédiatement cette union de Junon et du lys sont des idées qui naissent également à la pensée ou à la représentation séparée de la déesse et de la fleur. Elle règne en souveraine sur les dieux et sur les hommes, sur le ciel et sur la terre.

De même que Jupiter n'a qu'à faire un signe de ses sourcils pour ébranler les hautes demeures des dieux et le monde des hommes, de même Junon gouverne les tempêtes et les éléments. Son caprice ou sa colère, sa volonté commandant au loin à tous les êtres immortels, mortels ou inanimés. C'est donc l'image même de la souveraineté et de la grandeur.

Voilà dans un parterre, malgré la troupe innombrable de fleurs éclatantes, les roses et les nuances de même Junon gouverne les tempêtes et les éléments. Son caprice ou sa colère, sa volonté commandant au loin à tous les êtres immortels, mortels ou inanimés. C'est donc l'image même de la souveraineté et de la grandeur.

Entre Junon et le lys, les relations de qualités sont donc directes. La fleur ne pouvait être attribuée à une autre déesse, et voici comment le génie hellénique a su les attacher et les réunir dans une merveilleuse légende.

Jupiter avait eu d'Alcmène, fille d'un roi de Mycènes, un enfant qui n'était autre que les héros Hercule. Junon, à qui Jupiter présentait le petit enfant pour qu'il suçât son lait divin, outrée de jalousie, répondit violemment le temps de presser de ses mains déjà robustes le sein de la déesse, et deux gouttes de lait avaient jailli.

L'une de ces gouttes retenue dans l'éther, y forma la voie lactée. L'autre, tombant sur la terre, donna naissance au lys.

Pouvait-on de façon plus belle et plus charmante créer une origine fabuleuse à cette noble fleur? Outre sa grâce, ce mythe, comme toute légende de ses mains déjà robustes, lui a fait un autre enseignement, pour donner le sentiment réel des choses qui le composent. Dans cette courte légende, on voit, en effet, Junon tout entière, Junon, l'épouse courroucée du maître des dieux et, pour le lys, il voit sa noblesse naturelle relevée par son origine divine, et il en sort plus noble encore.

BLANCHE DE LA PRÉVOSTIÈRE.

LE Dîner en Ville

Reflexions et Paradoxes

—Le premier qui ent l'idée d'inviter quelqu'un à dîner devait bien s'embêter chez lui!

"Eh bien! et le premier qui accepta l'invitation, donc!"

—L'idée de se réunir pour prendre de la nourriture n'est pas une idée naturelle: les animaux ne s'invitent jamais à dîner —au contraire!

—On se demande où l'on va chercher tous les hommes à tête si distinguée et à tenue si correcte dont on fait des "serveurs," quand on songe combien on en connaît peu parmi ses relations qui auraient l'impeccabilité de l'emploi.

—Comment ces gens-là, avec des têtes pareilles, n'ont-ils pas occupé de hautes situations et que faisaient-ils avant de passer des plats et de changer des assiettes?

—Quand on dîne en ville, il ne faut pas regarder les maîtres d'hôtel parce que l'on éprouverait, malgré tout, quelque gêne à être servi par des officiers de marine, des notaires et des magistrats.

—Quand on entre dans la salle à manger où vous attendent debout d'importants maîtres d'hôtel à favoris blancs, on a comme une impression que le dîner va être remis à huitaine....

—Il y a de ces serveurs d'aspect si vénérable que l'on est tenté au premier abord de leur offrir sa place à table.

—Heureusement l'on s'y fait bientôt et même, pour peu que l'on ait perdu quelques procès dans sa vie, on finit par éprouver une certaine volupté à redemander du pain à un président de tribunal....

Que certains dîners deviennent tout à coup comme il faut, si les "serveurs" prenaient soudain la place des convives!

Mais, dans le cas de réciprocité, comme souvent le service manquerait tout à coup de distinction!

—Tout le monde a été servi à table par un Floquet ou un Jules Grévy.

—Il y a des hommes et des femmes qui, dans les dîners, sont toujours à côté les uns des autres.

Comme ça se trouve!

Il est vrai que les maîtres de maison savent que, si on les sé-

Les diamants CHINEI.

Il y a quelques mois, un journal anglais publié en Chine annonçait que les Allemands venaient d'acheter des champs de diamants dans le district d'Yi-Tchéou-Fou, dans la province du Chan-Toung.

M. A. Fauvel, ancien officier des douanes chinoises, dans une importante communication qu'il vient de faire à la Société de géographie de Paris, confirme l'existence de champs de diamants très répandus en Chine car, dès 1872, il avait appris de quelques mandarins lettrés que les diamants, employés par les rares vitriers de Pékin, ainsi que par les recommandeurs de porcelaine, venaient de la province chinoise de Chan-Toung. Mais les Chinois tiennent très précieusement l'existence de la pierre précieuse dans leur pays, car, ayant eu déjà à souffrir d'une invasion de chercheurs d'or au Chan-Toung, ils craignent beaucoup d'attirer l'attention des étrangers sur les richesses minérales qu'ils possèdent.

Les Chinois ignorent d'ailleurs la taille du diamant, et ils ne se servent guère de cette pierre que pour armer les forets. Quant aux diamants taillés, portés sur le devant du chapeau ou de la calotte, ou montés en bagues ou en pendants d'oreilles, ils viennent tous de l'Inde, de l'Afrique ou du Brésil.

Voici comment les Chinois se procurent le diamant, qu'ils nomment Kin-Kau Che (Pierre-oracier).

—A l'automne, quand les récoltes sont rentrées, et que les pluies de l'été ont cessé et que les torrents des montagnes n'ont pas encore séché, les cultivateurs n'ayant plus grand travail, se promènent dans le lit des torrents et des ruisseaux, avec des sandales en paille à leurs pieds. Les fragments aigus des diamants brisés pénètrent dans la paille et s'y fixent. Quand on suppose qu'il y en a un certain nombre, on fait un tas de sandales et on y met le feu. On passe ensuite les cendres au tamis et on trouve les diamants. La valeur de ces pierres étant estimée au nombre des petites pointes de foret qu'on peut en tirer, on brise toutes celles qui dépassent la dimension ordinaire de ces "pierres à percer", comme les appellent les Chinois.

Un ancien missionnaire, l'abbé Armand David, raconte de son côté, dans le récit de son voyage en Mongolie (1846-1847), que pendant une bonne partie de l'année on voit des hommes occupés à vanner minutieusement la terre des rues de Pékin, réduite en poussière par les roues des voitures. Or c'est, paraît-il, le diamant qu'ils trouvent dans cette poussière. Quand on les interroge sur ce qu'ils cherchent, ils répondent d'une manière fort évasive. Ces pierres ne sont d'ailleurs guère plus grosses qu'un grain de millet, et se vendent à prix d'environ 1 taël d'argent, soit 7 francs.

Quelquefois, il est vrai, on en trouve de plus grosses, et M. Fauvel a appris qu'une pierre évaluée un million de francs, avait été offerte à un mandarin.

Quoi qu'il en soit, les empereurs chinois, estimant que l'agriculture doit nourrir le peuple et non le travail des mines et la recherche des métaux et des pierres précieuses, se sont toujours opposés de tout leur pouvoir à l'ouverture des mines.

Le peuple, lui aussi, s'y oppose, pour des raisons de superstition, le travail des mines devant déranger le dragon qui sommeille sous terre, et amener, par suite, de terribles cataclysmes.

Un périodique anglais nous renseigne sur le goût qu'ont quelquefois les Chinois pour les pierres précieuses rares. Il recommande celle du lion et déconseille celle du tigre, qui est coriace et traversée de teudons. Il est vrai que les indigènes de l'Inde la mangent; mais ils le font moins par plaisir que par raison, pour s'assimiler la force de la bête mangée. Que dire de la délicatesse d'un beefsteak d'ours? Les légendes héroïques de l'Allemagne le célèbrent. Elles valent particulièrement la cuisine. Les modernes s'accordent à préférer la langue, ou un certain saucisson fait avec le foie. Un seul foie en fournit vingt-cinq livres. L'éléphant est un grand sujet de doute pour les gourmets. Les indigènes de l'Inde et de l'Afrique le tiennent pour un mets incomparable. Les voyageurs européens ne sont pas d'accord. Sa viande, dit l'un, a la double saveur du cuir et de la colle. Mais un autre se demande comment une si rude bête peut avoir la chair si friande et si tendre.

Tous, amis et ennemis, estiment d'ailleurs que le pied est un mets excellent. On s'entend mieux sur le goût du rhubarbe, qui participe à la fois du bouf-

DEPECHEES Télégraphiques

Les idées du fameux insurgé prince Krapotkine.

New York, 30 mars.—Le prince Krapotkine, le fameux anarchiste russe, était hier en ville. "Le premier coup porté à l'autocratie en Russie, a-t-il dit, en discutant les affaires de son pays, a été frappé depuis une quinzaine de jours."

Les ministres d'Etat ont déclaré au Czar qu'il serait impossible de mettre en vigueur ses lois promulguées.

C'est la première fois que cela arrive. C'est le premier pas sur la voie du progrès qui doit transformer le régime de la Russie en république comme les Etats-Unis.

Le Czar est un personnage irresponsable. C'est un jeune homme qui n'est pas très habile.

Il a lancé un ordre suivant lequel tous les étudiants qui prennent part à des meetings, de quelque nature que ce soit, seraient envoyés à l'armée pour y faire un service de deux ou trois ans, suivant la gravité de cas. Pour le moment 12,000 étudiants d'Université sont exemptés du service dans l'armée.

En vertu de cette loi 189 étudiants de l'université de Kiev ont été envoyés sous les drapeaux. La nouvelle loi est inconstitutionnelle, car bien que le Czar puisse faire passer une loi, il faut que l'ancienne loi soit rappelée, avant la promulgation de la nouvelle.

L'ancienne loi n'a pas été rappelée et les ministres d'Etat n'ont pas été consultés, quand l'on a décrété la nouvelle.

Quant au Czar, le prince Krapotkine ne croit pas que l'on tente de l'assassiner. Je crois, a dit le prince, que Nicholas II est le plus grand ennemi qu'il y ait en Russie de l'autocratie. Il est si peu intelligent qu'il est capable de toutes les maladresses. Chacune de ses fautes affaiblit son pouvoir et celui du trône. Si je croyais qu'il fut bon de le tuer, je tenterais moi-même de le faire. Selon moi, on ne doit jamais demander aux autres de faire ce que l'on peut faire soi-même.

Le prince Krapotkine ne croit pas que ce soit réellement le Czar qui ait eu l'idée de convoquer la conférence de la paix à La Haye.

Il pense que le Pape est le véritable inspirateur de ce mouvement.

Félicitations du Président au général Funston.

Washington, 30 mars.—Le département de la guerre a publié au jourd'hui une partie du télégramme envoyé hier au général McArthur pour lui faire savoir combien on appréciait la capture de Aguinardo par le général Funston.

Voici la dépêche: Washington, D. C., 29 mars.—Au général Mc Arthur, Manila: Le Président me requiert de vous exprimer à quel point il apprécie la brillante conduite du général Funston et des officiers et soldats de l'armée et de la marine qui l'accompagnaient dans son expédition de Palanca.

Le secrétaire de la guerre me prie de joindre ses remerciements et ses félicitations à celles du Président.

Terribles ouragans sur les Côtes de l'Angleterre et en Ecosse.

Londres, 30 mars.—De terribles ouragans balayent en ce moment les côtes du détroit et ce avec une violence que l'on peut maintenir le service avec la terre ferme.

Un bateau de sauvetage a pu ramener à terre l'équipage de la ba que Antarctique qui était en détresse à Penzance.

Il y a eu aussi de terribles ouragans en Ecosse, où les neiges sont accumulées.

Il y a eu des amas de 8 à 12 pieds d'épaisseur; il a fallu avoir recouvert aux charnues à neige pour recouvrer la circulation sur les routes ordinaires et sur les chemins de fer.

L'eau gazeuse d'Abita convie aux hâbités. L'aliment les bonnes choses—habitués!